

LES TOURMENTS ET LES JOIES

Claude Paul Bruter

Il n'est pas, dans la nature, deux choses matérielles identiques. Ce qu'elles partagent toutes cependant, est leur soumission à quelques principes d'apparence simple, voire triviale, comme par exemple celui d'être en évolution locale constante, une évolution façonnée tant par leurs propriétés locales propres que par celles, également en changement constant, de leur environnement.

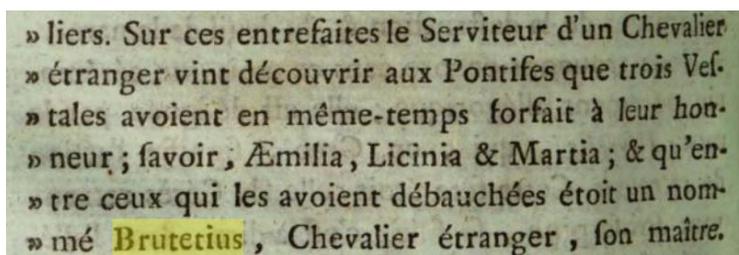
Soit une famille et les différentes personnes qui la composent à un instant donné. Quelles furent, quelles sont aujourd'hui, les données les plus pesantes, locales ou globales, qui, à un moment, pèsent et agissent sur leur devenir ?

Tout le monde a les réponses de base en tête: les caractéristiques psychologiques et physiques de l'instant, les ressources énergétiques présentes, les contraintes sociales diverses. Toutes ces données élémentaires sont fluctuantes, à des degrés divers selon l'époque et le lieu.

1§ Première étape, reconnaître et nommer. Comment nommer, pourquoi ce nom ? Prenons le nom « Bruter ». Quand est-il apparu, où, pourquoi, a-t-il une signification, qui le porte ?

Ce nom est celui de la famille de mon père, une famille qui, avant la guerre de 1939, la deuxième guerre mondiale, vivait en Moldavie, dans le gros village de Causani en roumain, Kaushan en russe-ukrainien local. De ce nom Bruter, je n'en dirai que quelques mots, sans doute parfois inexacts, ma recherche sur ce thème n'est que très superficielle.

L'histoire, notamment romaine, évoque le peuple germanique des Bructères. Les naturalistes du 18-ième évoquent le Mont Bructarus dans les montagnes allemande du Hartz. Chez les latins, on rencontre un premier Bruterius chez Ovide, dans son livre *Fasti* écrit vers 15 AJC:



» liers. Sur ces entrefaites le Serviteur d'un Chevalier
» étranger vint découvrir aux Pontifes que trois Vef-
» tales avoient en même-temps forfait à leur hon-
» neur ; savoir, Æmilia, Licinia & Martia ; & qu'en-
» tre ceux qui les avoient débauchées étoit un nom-
» mé Brutecius, Chevalier étranger, son maître.

Faute pour ma part de documents, je saute au 18-ème siècle, où divers textes attestent de la présence de Bruters qui, pour des raisons non spécifiées, on peut en imaginer plusieurs (notamment celle qui serait liée au contenu de la citation qui précède), émigrent. Ils ne portent pas de prénoms catholiques, mais plutôt tirés de la Bible: Jacob, Joseph, Salomon. Ils pourraient alors être protestants, mais bien davantage juifs.

Quelques exemples: on trouve un Jacob Bruter arrivé dans le Maryland (USA) en 1764, et un Bruter Joseph, sergent des gardes suisses à Versailles, dont on a sans doute gardé la trace pour avoir été témoin du mariage à Marly-le-Roi de Barreswil Jean, le 11 Juin 1776.

Au siècle suivant, on trouve un Joseph S Bruter, marié dans le Missouri le 21 Septembre 1843, alors que Solomon Bruter, à l'âge de 29 ans, débarque à Baltimore le 10 juin 1852 afin de rejoindre, comme son prédécesseur Jacob, le Maryland. Peut-être est-ce le même Joseph Bruter précédent que l'on retrouverait, alors âgé, en 1900, dans l'Indiana ?

De quelles localités précises tous ces Bruters sont-ils issus, à nouveau pour quelles raisons les ont-ils quittées ? Quels étaient leurs statuts, leurs métiers, militaires pour certains ? Qu'est devenu le garde suisse Joseph après 1789 - ce n'était pas rien d'être garde suisse et de plus sergent ? A-t-il survécu à la Révolution, été incorporé plus tard dans les armées napoléoniennes, ou bien dans d'autres régiments, éventuellement opposés à la France ?

Ces générations de Bruter auraient-elles continué à communiquer entre elles ? Si ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici se sont tournés vers l'ouest, d'autres n'auraient-ils pas au contraire tenté de s'établir à l'est ?

Et en effet, nous rencontrons maintenant un Bruter, j'ignore son prénom, qui, venant de Russie, débarque à New York le 6 Septembre 1919. En touriste, pour s'établir aux Etats-Unis ? Il est âgé de 30 ans, né donc en 1889. Il a ainsi 13 ans de plus que mon grand-père Pinkhas, plus précisément Pinkhas-Zeilig. Ce Bruter et mon grand-père sont ils de la même famille ?

Un document russe daté de 1900, sous le titre « manufacture, textile », porte la mention : BRUTOR-BLUTOR, Dan.-Duv. Aizek, Kaushany. Bruter ou Bluter, j'y reviendrai ? Il s'agit bien en l'occurrence du père de mon grand-père Pinkhas-Zeilig, fils de « Danil-Duvid », lequel faisait partie de la « middle class » (commerçant) de la petite ville ukrainienne de Rashkov, située sur le fleuve Dniester et près cela Moldavie. Marié à Genya /Hanya (Khana), homme de biens puisqu'électeur à la Duma tsariste (assemblée nationale consultative, non législative, élue au suffrage restreint et indirect, créée en 1905 par le dernier tsar Nicolas II), il serait né en 1856.

En consultant le site de Yad Vashem, http://www.yadvashem.org/wps/portal/!ut/p/_s.7_0_A/7_0_2KE?last_name=bruter&first_name=&location=&next_form=results on découvre aussi que le nom Bruter est parfois attaché à l'orthographe Brutter (deux fois), et aux noms Broter et Brayter - un thème linguistique sur lequel je vais rapidement revenir.

On peut alors s'interroger: Daniel-David, mon arrière grand-père paternel, avait-il des frères et sœurs, des parents qui portaient le même nom ou un nom voisin, et qui auraient fait souche en Moldavie ou en d'autres lieux, par exemple en Pologne puisque les Brayter-Bruter mentionnés plus haut y laissèrent leur vie ? Ou bien, au contraire, ce nom a-t-il été emprunté, comme me l'écrivit Léon Kogan, un cousin germain :

I forgot to tell that the true name of our family should be something like
Nussinovitch.

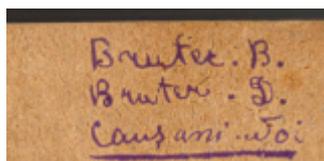
The name was changed in Bruter in the 18th century by the grandgrand father David.

Alors quand et pourquoi ?

On entre ici encore davantage dans le domaine du flou et des hypothèses. De Slavik, fils de Léon Kogan, j'appris que l'arrière grand-père Daniel-David eut, en 1872 semble-t-il, un premier fils Shmil, issu d'une première liaison, un premier mariage ? Si Daniel-David est bien né en 1856, il n'avait que 16 ans lorsque naquit ce premier fils. Pas étonnant que la liaison ou le mariage eut pu être fragile. Et peut-être qu'à l'époque, le jeune Daniel-David courtisait-il également une autre personne ?

Daniel-David s'est en effet remarié ou marié à mon arrière grand-mère de prénom Genya /Hanya (Khana), aucune date de mariage connue. Mon grand-père, leur premier enfant, est né en 1877, cinq ans seulement après Shmil. Leur père aurait alors eu 21 voire 22 ans.

Les prénoms Genya /Hanya sont peu hébraïques. Hanya est un prénom d'origine finlandaise. Hanya aurait-elle eu les yeux bleus, comme ceux de sa petite fille, ma tante Enna, infirmière de son état, comme ceux de ce cousin germain de mon père: son petit-fils Daniel-David, portant donc le même prénom que son grand-père, et qui vint faire ses études de médecine à Strasbourg, pendant le même temps et dans la même ville où mon père faisait ses études d'ingénieur ? Voici ce qu'on lit sur la page de garde de leur dictionnaire commun roumain-français (édition de 1921):



D'après les dires, Genya était femme de tête. Travaillait-elle, où ? Est-ce par son intermédiaire qu'une comtesse russe aurait donné de vastes terres à mon arrière grand-père ?

On comprend alors qu'il ait souhaité changer son nom d'origine, Nussimovitch, d'extraction peu noble, en un nom plus acceptable aux oreilles

nobiliaires, acceptable pour devenir membre de la Douma. La chose aurait pu se faire simplement, ou par rachat auprès d'un Bruter quelque part local, et cela d'autant plus qu'il pouvait espérer éviter de devoir, selon les règlements de l'époque, servir pendant 25 ans dans les armées du tsar...

Retour sur la dénomination. Les différents accents et intonations des interlocuteurs, les évolutions phonétiques naturelles ont évidemment conduit à des déformations plus ou moins importantes dans les dénominations, les appellations.

Consultant le site

<http://www.jew.gendrevo.ru/?a=B>

on découvrira l'étonnante diversité des noms juifs commençant par B, Bl et Br. On rencontre par ailleurs, dans les registres polonais du XIX^{ième} siècle, un Brouder, de nombreux Brater, Brajter, Breiter, Broder, un Bruder, et un Brudjer. On ne serait pas étonné d'apprendre qu'un Bruter est en fait un Broder, et réciproquement. On rencontre aussi une Bluter, plus fréquemment des Brutter qui sont de vrais Bruter.

Je reviens en particulier sur la mention BRUTOR-BLUTOR citée plus haut. On peut penser, dans le cas présent, à une mauvaise prononciation du nom, à un défaut d'oreille du fonctionnaire chargé de l'enregistrement du nom : il aurait d'abord compris Brutor, rectifié ensuite en Blutor, alors que peut-être il se serait agi de Bluter.

L'évolution du phonème rocailleux Br vers celui de Bl est naturelle et classique, les Bliss, Blum et Blumentahl par exemple ne sont pas des inconnus. D'un autre côté, la dérive phonétique de « or » vers « eur » ou « er » est également classique.

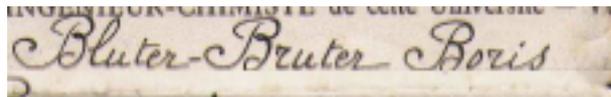
Comment expliquer cette double dénomination et cette terminaison peu habituelle en « or » ? Celle-ci, évidemment sonore et qui tend vers les graves, est rare. La finale « or », peut-être fort ancienne, se retrouve dans Maror, l'herbe amère, dans Thabor, un mont célèbre, et par exemple dans Gabor, nom d'une famille originaire d'Irak selon Google. Les Français n'ont qu'un écrivain, d'ailleurs contemporain, dont le nom finit ainsi : il s'agit de Michel Butor, originaire du Nord. Y aurait-il quelque relation lointaine dans le temps entre Butor et Brutor ? L'évocation d'un tel lien est plus que douteuse, elle fait penser à la seconde définition d'un butor : un butor est un échassier des marais, ou bien quelqu'un à l'esprit plutôt lourdaud.

Deux exemples, pour terminer ce paragraphe, sur les manières dont ont pu évoluer quelques noms. Ainsi, présentement, Vladimir Bruter, qui a la double nationalité, moldave et russe et vit à Moscou, orthographie en Brooter son nom dans son adresse e-mail. Le second exemple est plus personnel.

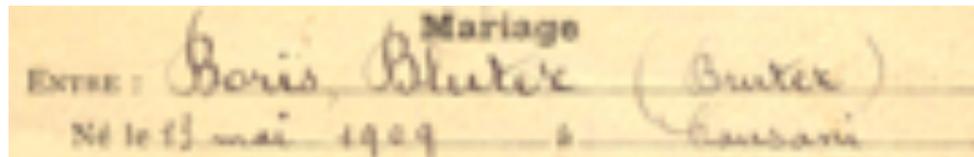
Alors que c'est bien le seul nom Bruter qui s'affiche sur le relevé des appréciations du diplôme de fin d'études de mon père (obtenu à la fin de l'année scolaire 1926-1927 au Lycée privé Schwartzman de Tighina), ou sur son diplôme du baccalauréat qu'il obtint auprès du Lycée catholique local. Mais c'est le double nom Bluter-Bruter que l'on voit apparaître sur sa carte d'étudiant en 1929, ainsi que sur



son premier diplôme d'ingénieur qui lui fut délivré en 1932 (Bruter seul sur un autre et second diplôme d'ingénieur obtenu l'année suivante):



Le livret de famille de mes parents commence également ainsi:



Le nom principal qui y figure en gras est Bluter, Bruter n'est qu'en petites lettres et de surcroît entre parenthèses. Et pourtant, tant mon père que ma mère ont apposé sur le livret la seule signature : Bruter.

Je n'ai malheureusement reçu aucune confidence de mon père sur le pourquoi de cette double appellation. Il répondit par une entourloupette la rare fois où lui fut demandée l'origine de la dénomination familiale. Son choix Bluter-Bruter, alors que toute la correspondance avec sa famille porte seulement le nom de Bruter, est évidemment très significatif: un hommage à son grand-père derrière qui il chevauchait sur les vastes terres que lui aurait concédées une comtesse russe, et dont il connaissait la dénomination officielle.

Cela dit, en dehors de ces documents, il conserva toujours dans sa correspondance privée comme professionnelle le seul nom de Bruter.

Je figure naturellement sous la double appellation sur toutes les copies de mes actes de naissance. J'apparais également sous ce double vocable dans un document militaire de 1963. En 1983, je fis rectifier en Bruter seul mon nom patronymique.

2§ Bien sûr, une partie de ma famille connut les horreurs de la dernière guerre mondiale. Je n'ai pas connaissance du sort de chacun des membres de la famille. Pour donner une idée de son volume, je dirai simplement que mon père, côtés

maternel et paternel réunis, avait 8 oncles et 8 tantes; à supposer que chaque couple ait eu en moyenne 4 enfants, nous aboutissons à un ensemble d'une trentaine de cousins et cousines. Plusieurs laissèrent leur vie notamment dans les horribles camps de concertation roumains de Transnistrie. (Consulter par exemple, comme point de départ, les sites : http://en.wikipedia.org/wiki/Holocaust_in_Romania#Romania et http://en.wikipedia.org/wiki/Transnistria_%28World_War_II%29#_note-USHMM). Shmil et sa femme, à Causani, furent assassinés par des soldats allemands, également brûlés dans leur maison à l'aide d'habitants locaux.

La famille directe de mon père fut mieux lotie. Ses deux sœurs et deux frères purent se réfugier à temps au Kazakhtsan. Si son frère aîné Shuka, nous le retrouverons plus loin, fut enrôlé pendant la guerre comme directeur de l'hôpital de **Turkestan**, si son frère cadet, également Danul-David, finit cette guerre en tant que l'un des premiers lieutenants de l'armée soviétique à pénétrer dans Berlin, pour ce qui est de ses parents, c'est une autre histoire. Une autre version du totalitarisme que l'hitlérienne fut celle de la stalinienne, qui, dans sa structure, perdure aujourd'hui sous un autre nom.

Après la rupture du pacte Ribbentrop-Molotov, frontalière avec l'Ukraine alors partie intégrante de l'URSS, la Moldavie devint une « république socialiste » en Juin 1940, un avant l'arrivée des Sonderkommandos, en Juillet 41.

Mon grand-père Pinkhas qui avait un commerce, des vignes, quelques chevaux, fut désigné comme « koulak¹ », et, à ce titre, envoyé par le NKVD dans un goulag sibérien. Aucun renseignement précis sur la date de son arrestation en 1941 ni sur les conditions de sa disparition l'année suivante. Selon mon père, un certain Galpérine aurait contribué à la réalisation de cet évènement.

Ma grand-mère paternelle, Chona, de la grande famille des Kogan locaux, fut également arrêtée, envoyée sans doute dans d'autres camps. Le détail de son parcours m'est inconnu. Elle fut retrouvée par l'un de ses frères au Kazakhstan et put rejoindre les siens. Elle fut emportée par le typhus, on trouvera plus loin la date de sa disparition.

Au moment de la guerre, en 1940, ma mère, son frère, mon grand-père maternel s'installèrent pour quelques mois à Banyuls-sur-Mer, près de l'Espagne, le banyuls est un vin apéritif réputé. Démobilisé après s'être évadé du campement où son unité avait été faite prisonnière, il rejoignit d'abord Banyuls puis Grenoble où il avait retrouvé du travail. C'est de Grenoble, le 12 Juin 1941, qu'il envoya une carte postale à Kaushan. En voici le contenu complet, on le trouvera bien sûr quelque peu surréaliste ! :

Dear,

¹ Le dernier trimestre de l'année 1954, je fis connaissance d'un brillant condisciple qui devint physicien. Au début des années 1980, par amitié, il m'informa que, des années plus tôt, dans l'université où j'exerçais, un jeune collègue nommé Le Bihan « était chargé de me surveiller », il me dit aussi que mon grand-père avait été un koulak. Comment savait-il tout cela ? Le parti communiste français fonctionnait bien.

I hope soon to get a letter from you. Did you get my last registered letter ? As I already told you, I have a job for some time here in Grenoble, after that will move to another place. Town is very beautiful, surrounded by mountains with perpetual snow. If you remember, Luka (?) Opacheski from Zaim, he used to study here.

Sarra wrote to me before May 1, write to me how you celebrated holiday. I would like to be with you together at least for a day to see how life goes on in Kaushany. How is work in the garden? Here are so much rain that nothing grows. Aunt writes to me from Banyuls that they often have fish, as you can see the food supplies are much better now. Claude will be 4 soon.

I started to smoke, when was a soldier, just was boredom, and after got used to. But now, there are very little cigarettes. So I cannot smoke now, and again I am not a smoker.

What David is doing? What he is thinking of doing? You are writing very little to me.

We did not see yet son this year. There are so many rains. For example, I need to ride to my work right now (vélo), but water is pouring from the sky.

How is health of my mother? I hope that she will not gain weight in the garden. The main thing she should not work too much, but remember when I was home last time she worked as before. Does father still have horses?

My work by my specialty is so far interesting.

How is Shura's health? Could she go studying this year?

Did anyone from Kaushany go to Moscow? I talked with one friend, an engineer, who went to Moscow to assemble vehicles. He told me that this city is something special an unforgettable experience. He met a nice girl over there, but had to return alone... That is a different story. I am finishing now.

I kiss you all very much. Your Boris
(Thanks again, Yefim Kogan, for the translation)

Ce qui est remarquable, étonnant, est que la poste allemande alors présente en Roumanie retourna cette carte à son expéditeur !

Au début de l'année 1942, faute de nouvelles, mes parents sont inquiets. Ma mère rédige une demande auprès de la Croix-Rouge Internationale à Genève, qu'il était encore possible de joindre.

COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE
11332 GENÈVE
DEMANDEUR - ANFRAGESTELLER - ENQUIRER
Nom - Name Boruta
Prénom - Christian name - Vorname Boris
Rue - Street - Strasse Chemin Villéon N° 5
Localité - Locality - Ortschaft Grenoble
Département - County - Provinz Isère
Pays - Country - Land France
Message à transmettre - Mitteilung - Message
(25 mots au maximum, nouvelles de caractère strictement personnel et familial)
- (nicht über 25 Worte, nur persönliche Familiennachrichten - (not over
25 words, family news of strictly personal character).
Les mes parents inquiets étant sans nouvelles d'aucun
de vous. Répondez d'urgence s'il vous plaît. Boris travaille.
Les mes tout bien et très embrassons.
Date - Datum 5 Janvier 1942
DESTINATAIRE - EMPFANGER - ADDRESSEE
Nom - Name Boruta
Prénom - Christian name - Vorname Pascal
Rue - Street - Strasse
Localité - Locality - Ortschaft Cassani
Province - County - Provinz (Jud. Sighina (Bessarabie))
Pays - Country - Land Roumanie
ANTWORT UMHEITIG. Bitte sehr deutlich schreiben. RÉPONSE AU VERSO. Faites d'urgence très lichtenent. REPLY OVERLEAF. Please write very clearly.
9 JAN 1942

Ce courrier parvint à destination, à Genève d'abord, puis à Bucarest d'où il repart pour Causani le 11 Février 1942. Il est adressé à Pincus Bruter dont on demande des nouvelles.

La demande eut une réponse. On en admirera le contenu:



« Le destinataire est parti de son plein gré avec les autorités soviétiques quittant la Bessarabie »

Ce ne fut pas tout à fait de la joie, le titre de cet article est un peu publicitaire on le comprend, mais nul doute que mon père fut rassuré, restant certes intrigué par le devenir de son propre père.

L'énigme fut levé à la réception d'une lettre de sa sœur Sarah. Sur l'enveloppe, le timbre apposé par la poste de Kishinev indique la date du 21 Août 1946. Dans cette lettre on lit:

« David is studying in the Agricultural Institute in Kishinev and in three years he is going to be agronomist. Enna's husband Zyuzya died in 1942. In the same year father died. Mother returned with us to our homeland in November of 1944, but did not live long – died on January 18 1945 from pneumonia. We lost a lot. »

Mon père était assis sur un fauteuil quand les larmes ont coulé sur son visage.

3§ Je n'ai malheureusement pas de renseignements sur les multiples péripéties qu'a dû connaître, pendant ses années de guerre violente, le soldat David, le jeune frère de mon père. Une photo des deux frères nous le montre avec ses décorations.

Les données sur son frère plus âgé de 5 ans, Shuka, sont mieux remplies. Shuka fit ses études de médecine en Belgique puis également à Strasbourg. Rentré en Roumanie, il ouvrit le premier cabinet de radiologie à Bucarest et eut l'honneur d'avoir le roi Carol II comme patient. La guerre l'amena au Kazakhstan, comme son frère et ses sœurs présents à Kaushan. Il dirigea, on l'a vu, l'hôpital de Turkestan à partir de 1943 où il rencontra sa seconde femme, Sofia.

Lorsque les Russes virent en Pologne en Septembre 1939, dotée d'une très belle voix, chanteuse d'opéra, Sofia Wardak et sa famille eurent droit à deux heures pour faire leurs valises avant d'être expédiées en Sibérie en train à bestiaux. Elle parvint à survivre au travers de différents camps. Atteinte du typhus, elle se retrouva à l'hôpital de Turkestan. Shuka la sauva. Ils s'éprirent fortement l'un de l'autre ((nice Hollywood story) but this is a true story.) Une année et demie plus tard, Shuka divorça de sa première femme Rosa et se remaria avec Sofia.

Au sortir de la guerre, Shuka fut muté à Zdolbunow, alors important lieu ferroviaire, où il devint à nouveau directeur de l'hôpital.

Le 20 Mai 1945, se promenant dans la ville, passant devant les grilles de la cour d'une station de police, il aperçut un prisonnier collé aux grilles portant des vêtements à la française, et surpris, l'interpella : « Vous êtes français ? ». Vous vous imaginez l'étonnement et la joie de ce prisonnier !

Dans une lettre à mon père dont Shuka lui avait donné l'adresse, (à Banyuls !) la lettre comme on le voit finit par arriver à bon port, il raconta son aventure. Déporté en Silésie au titre du STO (service du travail obligatoire établi par le gouvernement français de Vichy), délivré par les troupes russes en Janvier 45, il fut évacué sur la Pologne où il apprit qu'il pouvait peut-être rentrer en France via Odessa, qu'il cherchait donc à atteindre. Errant, ne sachant ni le polonais ni le russe, il finit par se faire arrêter par la police.

L'intervention de Shuka auprès des autorités lui permit de regagner la France.

Shuka a fait partie de la fournée des médecins juifs dénoncés par Staline (voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Complot_des_blouses_blanches). Le fait que Shuka ait été arrêté en 1952 et non en 1953 révèle l'état d'esprit du KGB dès cette époque. Il faut dire que celui-ci connaissait la relation épistolaire entre mon père et sa famille en URSS, on pouvait donc très bien l'accuser d'être un «espion» au service de Selon Barbara, la femme de son fils Richard, il a dû d'abord défiler, porteur sur la tête d'un gros sac sale servant au transport des pommes de terre, sur ce sac était marqué «juif». Il a été ensuite envoyé dans un premier camp où il a côtoyé Soljenitsyne. Puis dans un second camp, dont il est devenu le médecin, soignant notamment toute la famille du responsable du camp, ce qui lui a valu des privilèges : il a pu ainsi envoyer sucre et farine à Sofia restée un moment sans travail, ainsi qu'à la famille d'un autre prisonnier !

Comme les autres médecins juifs incarcérés, il fut libéré en Avril 1962, après la mort de Staline, et retourna travailler à l'hôpital de Kotowsk (Ukraine) jusqu'au 15 juin 1957.

Sa femme étant polonaise, le couple put, le 1er Juillet 1957, retourner en Pologne à Walbrzych, grand centre charbonnier, où il exerça comme médecin de la mine « Maurice Thorez », alors premier secrétaire du parti communiste français.

Shuka et Sofia rejoignirent Israël en 1969, y séjournèrent quatre ans avant de s'établir en Australie où ils finirent leurs jours. Pendant la guerre du Kippour de 1973, Sofia offrit ses services pour aider les blessés.

4§ David, son cousin, accompagna mon père à Strasbourg. Comme Shuka auparavant, il y fit ses études de médecine. Il y rencontra Mathilde Arié qui venait de Bulgarie et y faisait ses études en dentaire.

Auprès une première étape dans l'Oise à Tracy-le-Mont, il s'installa à Nice.

Quelques mots d'histoire, ici empruntés aux articles présents sur le web:

« D'abord située en zone libre, la ville adhère dans un premier temps à l'idéologie nationaliste du régime de Vichy. En 1942, la ville est envahie par Mussolini. Si la répression envers les résistants est terrible, les italiens se montrent cléments pour les nombreux réfugiés faisant de Nice, une ville-refuge pour tous les juifs de France et d'Europe. Quand, à l'automne 1943, les troupes du Reich marchent sur la ville, chassant les italiens, le piège se referme sur les habitants. »

« L'arrivée des Allemands signifiait la persécution des nombreux juifs, niçois ou réfugiés. Les équipes d'une remarquable efficacité, notamment celle d'Aloïs Brunner, commencèrent à rassembler ceux que des convois allaient amener pour commencer à Drancy. Alors qu'une partie de l'administration trouvait des échappatoires pour ne pas fournir les listes demandées, comme le préfet Chaigneau, son chef de Cabinet et nombre de leurs subordonnés, des organisations, juives, protestantes et catholiques renforcèrent leur action d'entraide en organisant des caches et des filières ; une officine de faux papiers fonctionnait même à l'Évêché. Tous les courageux acteurs qui mettaient en place ces dispositifs n'échappèrent pas à la Gestapo : une quarantaine en périrent.

Conséquence d'une série de rafles et l'aide, comme partout, de dénonciateurs, le nombre de juifs envoyés vers Drancy se monta à environ 2950 sur une population (autochtones et réfugiés) se montant à plus de 20000. »

Les citations qui vont maintenant suivre sont tirées de l'article rédigé par la fille de David, ma petite cousine Adine, également médecin. Cet article, confié à un ami, feu Elie-Jacques Picard, un ami envers qui je serai toujours très reconnaissant, parut en Juin 2009, dans le numéro 253 de « La Voix De la Résistance », le journal du Comité d'Action de la Résistance. Elie-Jacques, son rédacteur en chef, était aussi un collègue physicien. Dans sa jeunesse, il avait fait partie du réseau de résistance connu

sous le nom de « Combat », avait été capturé par un fameux tortionnaire allemand, Klaus Barbie, et envoyé par celui-ci à Dachau. Le texte d'Adine:

« Mon père fut incorporé dans l'armée française le 09 Août 1939 comme infirmier. Il ne fut jamais reconnu comme médecin militaire : son statut de juif naturalisé constituait un obstacle insurmontable et ce malgré de nombreuses démarches. Ceci ne l'empêcha point de volontiers couvrir son confère, supérieur et bon camarade, le professeur Lucien Barraya lorsque celui-ci se rendait de Marseille à Nice pour de brèves visites à sa famille. Je mentionne le fait seulement pour souligner qu'un grand médecin tel que le Dr Barraya avait toute confiance en les compétences médicales de papa. »

Nous n'avons pas le détail des personnes que soignait David. Toujours est-il qu'il fut averti à temps qu'on allait l'arrêter. Sans doute lui conseilla-t-on de se rendre dans l'arrière-pays niçois, dans la vallée de la Roya, à Saint-Étienne de Tinée.

« Ensuite, ignorant quand [probablement fin 1943], comment et pourquoi, je nous vois à Saint Etienne de Tinée, logés à l'hôtel Beauséjour. Notre patronyme Bruter était devenu Bruier. Nous y fûmes très discrets et ma grand mère restait très laconique : son accent bulgare prononcé était une enseigne pour notre statut de réfugiés.

Un gendarme à la voix ensoleillée venait régulièrement vérifier les présences et identités des pensionnaires de l'hôtel : il ne se montrait pas exagérément curieux... Fernand Florens était entré dans notre vie ! Je le trouvai intimidant. Mes parents le jugeaient inquiétant.

Un jour mes parents furent très angoissés car le gendarme avait dit à papa : « Je sais que Bruier est un faux nom et que vous êtes docteur. Vous devez me suivre à la gendarmerie ». Ami ou ennemi ?

Sur le champ il a emmené Papa chez lui, à la gendarmerie pour examiner une des ses filles : Paulette, je crois, son aînée. Quel soulagement lorsque papa est revenu à l'hôtel tout souriant !

Une amitié sincère et indéfectible venait de se nouer entre les familles Florens et alias Bruier : une amitié à la vie et à la mort.

...

Une nuit, conduit par lui, nous avons marché de St-Etienne de Tinée à la Rougelle : d'un pas vif, mais sans courir, en silence et sans aucun bagage. Chemin faisant, Mr. Florens tua d'un sec coup de canne une vipère qui avait osé croiser notre chemin et s'intéresser à nous. J'ai ramené à Montréal cette arme redoutable.

Papa Florens m'avait dit que nous ferions une « belle promenade » : malgré la vipère, elle le fut.

Ma famille Fabre nous accueillit chaleureusement à la Rougelle. Ils nous installèrent dans une grange toute proche de leur maison. Il me semble que nous dormions dans le foin pour laisser le moins d'indices possibles. Nous partagions leurs repas chaque fois que ce n'était pas dangereux, auquel cas ils nous apportaient la nourriture dans la grange.

...

Des voisins, ayant probablement posé des questions gênantes à notre sujet, Fernand Florens estima indispensable de nous faire quitter la Rougelle.

Nous émigrâmes donc à Roya chez les Ponsi. J'ai totalement oublié comment s'effectua le déplacement. Monsieur et Madame Ponsi étaient des aristocrates et leurs deux grandes et belles filles, Alice et Agathe, m'ont beaucoup gâtée. Le séjour, chez eux, débuta par le récurage, lavage et désinfection de la porcherie qui serait notre nouvelle résidence. ... Pendant quelques nuits, Mr et Madame Capeluche, ainsi que leur fils Francis, ont partagé la porcherie avec nous. Mr Florens les y avait amenés. Mais ce dernier trouvait dangereux de nous garder regroupés les sept ensemble : très vite, il conduisit les Capeluche ailleurs...

Durant nos séjours à la Rougelle, puis à Roya, notre gendarme bienfaisant nous visitait souvent chargé de gâteries et de provisions. Chacune de ses visites engendrait rires et bonheur : une vraie fête. Souvent, il entraînait papa dans de mystérieuses expéditions, surtout nocturnes : pour examiner et traiter des résistants et des réfugiés. Doté d'un sang-froid et d'une prudence extrêmes, il ne redoutait rien ni personne, et avec lui, papa non plus.

...

Enfin, un jour, un très beau jour, à midi, nous entendîmes retentir des coups de feu dans la montagne. Papa Florens nous annonçait son arrivée et aussi la libération. Nous pouvions sortir de notre cachette et descendre de notre perchoir : nous étions libres ! Finie notre réclusion !

Il nous conduisit jusqu'à la sécurité de la route goudronnée et nous quitta : il avait beaucoup à faire, probablement libérer d'autres réfugiés, nombreux sans aucun doute, et aussi vaquer à ses occupations de gendarme.

Un camion de soldats américains nous prit à son bord et nous rapatria à Nice, nous les apatrides juifs de « sous-race humaine ». Maman a fait la bise au premier G.I. qu'elle a vu, un jeune noir qui, vu l'époque et ses aberrations racistes, n'en a pas cru ses joues. Moi, j'ai goûté mon premier chocolat, une barre aéro, qui avait la saveur merveilleuse de la liberté. »

Adine fit attribuer au Maréchal des Logis-chef Fernand Florens la médaille de Juste parmi les Nations. La cérémonie se tint le 6 Mai 2009 à Saint-Étienne de Tinée.

Fin